

Où s'abonne à Lyon,
Rue Neuve, 37, au 2^{me}.
(UNE BOITE EST PLACÉE DANS L'ALLÉE.)

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

AVIS.

Nous promettons à la personne qui la première devinera l'éénigme suivante un abonnement gratuit pendant un an à notre journal :

UR
AR
ÉRIL
TOUT

LA PRIMA DONA.

(Suite.)

On assure qu'à cette époque ma raison se troubla. Il est certain qu'une étrange rêverie s'empara de mon cerveau: je ne sais par quelle fatalité je vins à croire que Gina m'aimait, qu'en des temps plus heureux ma tête avait reposé sur son sein, qu'elle m'appelait encore dans le silence embrasé de ses nuits. Que vous dirai-je ? J'étais fou, fou de malheur. Je ne sais ce que je résolus, mais un soir le duc de R*** donnait une fête aux seigneurs de Vérone, je me mêlai à la foule élégante qui se pressait dans la cour de son palais, et je glissai inaperçu à travers les colonnes de marbre. Bientôt la fraîcheur parfumée du soir caressa mon visage, et je me trouvai dans les allées ombreuses d'un jardin immense et désert. J'errai long-temps, sombre et soucieux, aux sons de la mandoline, aux refrains de la *Tarentaise*; et, lorsque je secouai les idées vagues et pénibles qui m'oppressaient comme un cauchemar, les chants de fête avaient cessé, les flambeaux étaient éteints, et le palais s'élevait devant moi, silencieux comme une tombe. Rafraîchi par la brise, qui m'apportait les parfums des cytises, la tête plus calme et les sens reposés, j'en contemplais la façade d'architecture composite sans chercher à me rendre compte de l'endroit où je me trouvais et des motifs qui m'y avaient conduit, lorsque j'aperçus à travers les larges carreaux l'éclat d'une lumière qui tremblait, blanche et triste, sur des rideaux de velours cramoisi. Une voix s'éleva dans le silence de la nuit, et l'air vint en frémissant se briser sur les vitres qui, frappées en même temps des rayons de la lune, brillaient de mille facettes d'argent. Je tressaillis: c'était sa voix céleste ! Je sentis mon cœur rajeuni s'épanouir comme en ses beaux jours: c'était Gina! je l'entendais encore ! Plusieurs portes de glace roulèrent sur leurs gonds; la voix s'approcha, plus grave et plus sonore; l'herbe fraîche fléchit en criant, un frôlement de robe agita le feuillage, et à travers les citronniers et les myrtes je vis Gina s'avancer lentement, pâle, les cheveux séparés sur le front en deux bandeaux noirs et luisants, et éclairés par la lune qui, bizarrement découpée par les nuages, jouait de ses rayons capricieux avec les plis de son vêtement blanc. Son aspect me fascina, et je restai immobile, les mains tendues vers elle.

» Ses bras étaient nus, ses épaules à moitié découvertes, et sa robe fine et légère dessinait la maigreur diaphane de ce corps que depuis si long-temps l'âme fatiguait et brisait sans cesse. Elle alla s'asseoir sur un tertre de gazon humide, et là, appuyée sans art, presque sans grâce, d'une voix triste et plaintive elle chanta la romance du *Saule*. C'était Desdemona, la Desdemona de Shakespeare, mélancolique comme la nuit, qui semblait gémir avec elle, pressentant sa terrible destinée, la prédisant dans chacun de ses accents, la racontant dans chacun de ses regards. Je l'écoutais dans une muette extase; tout-à-coup elle poussa un cri délivrant, et je frissonnai. Elle avait vu dans l'ombre surgir une figure froidement afroce: elle venait d'apprendre qu'il fallait mourir ! Oh ! il fallait la voir, naïve comme la peur d'un enfant, ou amère comme le mépris, passer de la crainte qui supplie à l'indignation qui foudroie, et se dresser grande et terrible, dans sa fierté de femme outragée ! et puis, comme une pauvre fille qui a besoin d'amour et de pardon, il fallait la voir arrondir ses bras souples et blancs comme pour enlacer le cou rude et basané du barbare, le menacer, le prier encore, et, glacée de terreur, tomber à ses pieds, palpitante comme la colombe sous la serre cruelle du vautour ! Et ses larmes mélodieuses, ses énergiques protestations, ses lamentables cris, si vous les aviez entendus !... Pleure, pleure, pauvre Vénitienne ! C'était bien la peine de quitter ta patrie et ton père et ta gloire pour ce monstre altéré de sang ! Ton heure est venue; le poignard est bien luisant, la nuit est bien sombre... Pauvre Vénitienne, il faut mourir ! — Mourir ! elle fuyait pâle, les yeux égarés, sublime... et, au moment où l'amour de la vie déployait dans toute sa vigueur la puissante énergie de ses moyens, au moment où sa voix poignait l'âme de toute l'harmonie déchirante de ses accents, elle s'arrêta, comme frappée d'une commotion électrique, le regard fixe, le cou tendu, immobile et froide comme une statue de marbre.

— L'orchestre ne va pas, murmura-t-elle lentement, les lumières pâlissent; tout est muet autour de moi !... Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec désespoir, lui aussi ! — Et sa main semblait indiquer une place où ses yeux se reposaient tristement. — Lui aussi il se tait ! lui dont j'étais la vie ! ajouta-t-elle d'une voix mystérieuse... Pourquoi donc ?... Je brûlais : je m'élançai vers elle, je voulus l'attirer sur mon sein; mais à peine eus-je touché son vêtement qu'elle frissonna de la tête aux pieds, et ses traits peignirent une souffrance physique qui me glaça d'effroi. — Reste oh ! reste, m'écriai-je, Gina ! j'ai tant souffert ! Oh ! viens ! plus près encore, ma Gina mon amour ! Souffrances, tourments, peines amères, un chant de ta voix à tout émporté !... Elle me regarda d'un air étonné; une de ses mains s'appuya sur son cœur, l'autre sur son front, et elle eut l'air de chercher à se ressouvenir. — Oh ! je te connais bien ! dit-elle... Mon regard était étincelant, ma voix forte et brève; la terre fuyait sous mes pieds. Je voulus saisir Gina dans mes

bras; mais elle poussa un cri perçant, et, s'arrachant à mes étreintes, elle glissa comme une ombre à travers le feuillage. Je courus vainement sur ses pas; mais la lune n'éclairait plus, la nuit était noire. Fureux, égaré, après avoir escaladé le mur du jardin et parcouru long-temps les rues désertes de Vérone sans savoir où j'allais, sans chercher à le savoir, je rentrai chez moi, j'eus la fièvre. J'ignore ce que je devins, et les jours s'écoulèrent sans que j'en marquasse le cours.

» Rendu à la vie et à la raison, cette nuit de délire me poursuivit d'abord de paroles vagues et mystérieuses. Je me rappelais qu'autrefois tout Vérone avait parlé de la passion sympathique que la prima dona nourrissait pour moi. Incrédule comme autrefois, je souriais de mes souvenirs; mais au moins j'avais marqué dans la vie de Gina, je n'avais point traversé son existence comme une joie qui passe et qu'on oublie comme un jour qu'un autre jour efface. Puis une incertitude effrayante me plongea dans mille tourments. Je songeai à mes jours de folie, je me crus abusé par les rêves fantastiques de la fièvre qui m'agitait alors; cette nuit de délices disparut dans un lointain douteux; ma tête, trop faible pour tant de bonheur, le rejeta sans y croire; et cependant, ange déchu, je ne sais quelle confuse image du ciel vivait en moi; j'ignore à quelles souvenirs du passé mon sang refluit violemment vers mon cœur. Je fus long-temps souffrant et faible. Dès que j'eus retrouvé des forces, je voulus revoir encore ce théâtre où j'allais autrefois pour vivre. Je m'y trainai avec peine, et je tombai accablé de fatigue sur le dernier banc. Gina remplissait encore cette salle déserte, et le passé se dressa tout vivant devant moi. Hélas! je ne vous dirai ni ma joie ni mes peines. Qui n'a pas revu, après des jours de tourmente et d'orage, les lieux où s'écoula la fraîche matinée de la vie? qui n'a pas eu à y pleurer sur des souvenirs et des tombes?

» Le rideau n'était pas levé, les premiers accords de l'ouverture n'avaient pas encore fait passer le frisson sur toutes les âmes, lorsqu'un bruit étrange se communiqua dans l'assemblée: tous les regards se portèrent avec intérêt, avec une admiration mêlée de pitié, vers une loge d'avant-scène où venait d'apparaître une femme voilée. Je n'eus pas besoin de voir ses traits, je n'eus pas besoin d'entendre prononcer son nom pour la reconnaître; son apparition m'apportait dans le cœur comme un souvenir des mélodies du ciel. Je n'écoutai pas le *Don Juan* qu'on jouait sur la scène, et cependant toutes les émotions de cette œuvre sublime passèrent dans mon cerveau exalté. Je m'étais approché jusqu'au banc adossant cette loge, où Gina s'enivrait douloureusement des triomphes d'autrui. Là, tout près d'elle, je respirais ses parfums, je comptais les palpitations de son sein. La cantatrice qui remplissait le rôle de dona Anna fut applaudie avec transport; je secouai tristement la tête, et je fus froissé de dépit; j'étais jaloux comme si la gloire de Gina m'eût appartenu, comme si c'eût été me voler que d'en donner à une autre qu'à elle. Mais Rosetta était l'amie de Gina; plus jeune qu'elle de quelques années, elle avait reçu ses leçons; elle lui devait son talent, son succès, et peut-être aussi le sentiment élevé d'une reconnaissance généreuse et délicate. Gina l'encourageait de ses regards et de ses gestes. Le triomphe de la jeune débutante fut complet: elle fut redemandée et couronnée à la fin de la pièce. Alors, modeste et touchante, elle s'approcha de la loge d'avant-scène et tendit la couronne à son amie, qui la refusa. Je la ramassai comme elle tombait des mains de Rosetta, et, me penchant vers elle, dont une faible barrière me séparait, je la posai sur sa tête en m'écriant: A Gina, à la reine du chant! — Un tonnerre d'applaudissements me répondit. Gina s'était levée, faible, émue, malade, mais radieuse de joie. Elle appuya une main sur mon épaule; au milieu de l'enivrement de sa gloire, elle eut un regard pour moi; sa bouche murmura faiblement mon nom. Aussitôt elle fut entraînée par le duc de R***, qui s'élança, sombre et mécontent, au milieu de cette scène de délire, et vint arracher sa femme aux rapides instants de joie qu'elle venait de retrouver.

(La fin au prochain numéro.)

DAMNATIONS.

Se damner mille fois et recevoir l'ivresse
Que produit son regard dont la douce caresse
Apporte dans le cœur un saint frémissement,
Y verse les parfums d'un tendre arrolement.

Se damner mille fois et respirer la brise
De ses cheveux flottants dont l'odeur de cytise
Allume dans les sens une brûlante ardeur
Qui fait monter au front la pudique rougeur.

Se damner mille fois et lui voir le sourire
Qui reflète le ciel et jette le délire
Dans mon âme perdue en des pensers d'amour,
Rêves délicieux de l'éternel séjour.

Se damner mille fois et par sa voix magique
Qui ressemble, en vibrant, à l'accent angélique,
Entendre murmurer mon nom mystérieux
Comme le bien qu'on veut cacher à tous les yeux.

Se damner mille fois et savoir de sa bouche
Qu'on est aimé par elle et qu'on peut sur sa couche
Pressurer le bonheur, s'enivrer de plaisir
Sur son sein palpitant où l'on voudrait mourir.

Se damner mille fois et partir avec elle,
Emporter au tombeau ce que le monde appelle
Le déshonneur, la honte, et que j'appelle, moi,
Le baptême du cœur, sa grande et sainte loi.

12 décembre 1839. VERGN....

Pauvre Poète!

Quand je quittai le foyer paternel, ma pauvre mère me dit en m'inondant de larmes: « Sois bien prudent, mon enfant, dans le choix de tes amis, car, vois-tu, l'avenir d'un jeune homme dépend pour ainsi dire de ceux dont il suit les pas dans le monde. » Je compris si bien toute la sagesse de ce conseil donné par la femme dont j'ai toujours accueilli chaque parole comme un bien de Dieu, que deux mois après mon arrivée à Lyon, je n'avais encore pour personne cette douce intimité qui est un besoin pour le cœur, cet épanchement de pensées qui est la communion de deux âmes. J'étais toujours en garde contre des amitiés dont les suites m'apparaissaient funestes, lorsque je fus entraîné par un charme irrésistible à me lier insensiblement avec un jeune homme que le hasard avait placé à côté de moi dans la pension où nous allions prendre nos repas tous les deux. Sa conversation était si expansive, ses idées et ses goûts sympathisaient si bien avec les miens, que bientôt nous ne pûmes plus nous séparer, et nous résolûmes d'habiter ensemble.

J'étudiais la médecine, et mon ami, qui s'appelait Eugène P***, ne s'occupait que de littérature. Il avait toute l'âme d'un poète, toutes ses illusions dorées; il croyait au bonheur dans ce monde, car tout lui apparaissait brillant et diapré. Aussi comme sa poésie était naïve et pure de ces idées où se reflète le malheur! A le voir dans ses moments d'inspiration, sa belle chevelure blonde agitée, son regard plein de feu et tendu vers le ciel, on aurait dit d'un séraphin dont l'aile n'a point touché à la boue d'ici-bas. Je l'aimais comme on aime les choses saintes, et je veillais sur sa parure virginal comme la mère veille sur l'enfant à qui elle a donné ses plus beaux ornements. Je craignais tant de lui voir perdre ces rêves suaves où son imagination se prélassait sans cesse, que tous mes soins étaient d'écartier de lui tout souffle impur.

Nous ne sortions que lorsque nos devoirs nous appelaient dehors, car nos plus grands plaisirs, nos plus grandes jouissances étaient de nous livrer, au coin de notre feu, à ces douces causeries où l'on dit ses sensations du moment et ses espérances dans l'avenir.

Eugène sentait le besoin vague d'aimer; il devait, disait-il, rencontrer une femme dont les caresses lui feraient un paradis sur cette terre, et avec qui il prendrait son essor pour s'envoler aux cieux. Pauvre enfant! qui ignorait que l'amour n'est qu'une réverie du cœur, qui se flétrit dès qu'on y touche! Nous passâmes ainsi l'hiver dans ces émotions toujours nouvelles, et ce ne fut qu'avec regret que nous vîmes arriver les beaux jours qui venaient nous arracher à notre sanctuaire de bonheur. Nous choisîmes alors pour rendez-vous de nos promenades les Tilleuls de Bellecour, dont les longues allées favorisent si bien, le soir, les mystérieuses intimités, et apportent un frais délassement aux feux brûlants de la journée.

Ces jouissances se reproduisaient régulièrement depuis quelque temps, lorsqu'un soir Eugène, ordinairement calme et riant comme une conscience sans remords, me parut tout triste et tout pensif; ce changement m'étonna beaucoup, je le pressai de s'en expliquer avec moi, et comme j'avais une grande influence sur lui, que ma volonté dominait la sienne, il céda, me fit remarquer une femme qui se promenait à nos côtés, et m'avoua que depuis quelques jours ses regards s'attachaient involontairement à elle; il ajouta qu'il reconnaissait bien aux pulsations de son cœur qu'elle devait être la femme de ses rêves. Aussi plus de ces heures si douces pour le pauvre poète! Le sang agitait violemment sa tempe, l'air manquait à ses poumons embrasés, et sa respiration brûlante s'échappait péniblement de sa poitrine oppressée. En vain cherchais-je à ramener le calme dans l'âme de mon ami, mes paroles ne pouvaient rien plus sur lui, et sa santé déperissait affreusement, lorsque, dans l'espoir d'adoucir ses souffrances, je résolus de le faire parler à la femme qui lui inspirait un amour si funeste. Un soir donc que, fidèle au rendez-vous, et gracieusement penchée sur le dos

sier d'une chaise, elle était occupée à lire un ouvrage qui semblait absorber toute son attention, je remarquai qu'elle avait laissé tomber son mouchoir, je m'empressai de le ramasser et de le donner à Eugène pour qu'il le lui remît. O mon Dieu! comme sa voix tremblait en le lui offrant! On aurait dit d'un moribond dont le dernier râle fait claquer horriblement les dents. Elle vit son trouble, et essaya de le rassurer par des paroles simples et bienveillantes. Eugène, un peu remis de son agitation, et brûlant du désir de dire son amour à cette femme pour qui étaient toutes ses pensées, s'assit à côté d'elle pendant quelques minutes, et quand il revint à moi, sa figure semblait éclairée par un rayon du ciel, le bonheur brillait dans son regard; il savait le nom de Mme Célestine L***, jeune veuve de vingt-huit ans, et avait obtenu la permission de se présenter chez elle. Si vous saviez tout ce qu'il y avait de délire dans sa joie! Il ne dormit point de toute la nuit, et le lendemain à deux heures je le vis paré de toutes les ressources de sa toilette pour aller voir cette Célestine dont le souvenir était devenu toute son existence; il était si beau, si séduisant ainsi, qu'il me semblait que son amour devait être recherché par toutes les femmes; c'était toute l'image d'un ange. Aussi Célestine ne tarda-t-elle pas à lui avouer qu'elle l'aimait de toute l'énergie de son âme; et ces deux fiancés de cœur vécurent long-temps purs et contents de leurs protestations d'amour réciproques.

VERGN.... (La suite au prochain numéro.)

Grand-Théâtre.

LA LUCIE DE LAMERMOOR.

Après les grandes agitations, il faut des moments de calme; après des passions violentes, des émotions douces; après *les Huguenots*, *Lucie de Lamermoor*. L'esprit a le temps de reprendre haleine après le grand désordre où il était, et les larmes peuvent couler pour soulager la poitrine oppressée. On a besoin de cela pour se reposer; d'ailleurs les grandes passions vieillissent, et pas une de ces dames ne s'en soucie. Elles aiment mieux les sons d'une lyre que ceux du clairon, les voix suppliantes que les voix qui tonnent, les chants de l'amour malheureux que le cliquetis des armes, le concert des anges que la voix des grandes eaux. La terreur finit par lasser, et l'on aime enfin à s'asseoir au bord d'un ruisseau limpide, pour écouter le murmure de l'eau qui s'en va et le chant des oiseaux dans les charmilles. Ces images douees et riantes de la vie contemplative où tout est rêveries d'amour et mélancoliques illusions, voilà ce que la musique de Donizetti exprime; c'est un chant de cygne pur et suave comme une âme qui vient de Dieu et qui s'en retourne à Dieu; c'est une mélodie qui se glisse à votre insu dans votre cœur, qui le réchauffe et qui lui donne de savoureuses émotions. Il y a de l'amour à chaque phrase dans cette musique; dans les accents de la colère comme dans les chants funèbres l'amour transparaît toujours. A travers toutes les passions qui se heurtent et se croisent dans *la Lucie*, l'amour se fraye un passage et n'abandonne les héros de la pièce qu'au dernier soupir.

Oh! qu'on se sent à l'aise et le cœur joyeux en écoutant ces mélodies qui viennent vous caresser le front comme ces douces émanations venues de lieux qu'on ignore, qui vous enivrent et vous donnent des rêves de fées! Je ne sais si je trouverai des gens qui comprendront ces choses et d'autres qui les auront éprouvées, je ne sais s'il faut une nature privilégiée pour percevoir ces sensations-là, mais cela me vient ainsi et je le dis.

Je dis que dans cette musique domine une pensée d'amour qui se reproduit partout, toujours ravissante d'expression et de noble simplicité, que parfois elle s'élève et devient grandiose comme la passion qu'elle traduit, puis qu'elle devient funèbre quand le cœur se glace.

Que si l'on veut analyser cette musique, le premier duo d'Aston et d'Edgard me semble un morceau remarquable comme facture, et dont la strette est d'un effet original; l'air de folie chanté par Lucie, une mélodie suave comme une brise parfumée; le duo : *Soleil sur l'arène...* un chant entraînant, bien qu'il ait quelque ressemblance de forme avec le duo des *Puritains* qui a obtenu une si grande vogue parmi les orgues de barbarie. Mais ce qu'il faut louer sans restriction, c'est le sextuor qui sert d'introduction au finale du deuxième tableau. C'est un morceau largement dessiné, où l'instrumentation se distingue aussi bien que le chant, et qui est d'un effet important et tout-à-fait solennel. La dernière cavatine d'Edgard au milieu des tombeaux est pleine de sentiment; le chœur s'y mêle avec un rare bonheur. J'allais oublier deux couplets sur une phrase originale chantés par Aston.

Siran, le malheureux amant de Lucie, a chanté ce rôle avec une

puissance et en même temps une fraîcheur de voix qu'on n'avait peut-être pas encore eu l'occasion d'apprécier; il a su la rendre flexible, tendre et passionnée.

Saint-Denis s'est tout-à-fait raccommodé avec le public qui lui a tenu compte des efforts qu'il a faits, et de la modération qu'il a su mettre à retenir les élans de sa voix qui est belle et sonore. Cette création lui fera honneur, et nous en prenons bonne note pour l'avenir. Mme Joly a déployé dans ce rôle une rare intelligence comme comédienne. Comme cantatrice, vous savez qu'elle possède la voix la plus pure et la mieux timbrée que je sache. Le public l'a rappelée vendredi en lui criant mille fois bravo! Pouilley a tiré bon parti du rôle du ministre. On lui sait gré de s'être chargé de ce rôle insignifiant.

Une question. — *La Lucie* produira-t-elle des recettes? Si les acteurs pouvaient chanter cet opéra à cheval, ce serait un succès fou; par malheur, ils sont à pied et sans décosations nouvelles derrière eux. Cependant le beau monde a paru vouloir prendre la pièce sous sa protection.

— Elle fera recette sans chevaux ni décos. JOACH. DUFLOT.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de l'Homme-Cheveux : *Pourquoi la mort d'une vierge est-elle scandaleuse?* M. de Bonald a répondu : *C'est parce que la vierge meurt en sainte.* (Enceinte.)

L'Homme de la Roche a demandé : *Pourquoi les plus riches banquiers de Londres sont-ils généraux pour leur paiement?*

CAUSERIES.

L'hiver menace les ouvriers de la fabrique d'une grande misère, car l'état de crise où se trouve le commerce leur enlève tous moyens de travail; cela est si vrai que de toutes parts on présente des listes de souscriptions pour leur fournir les choses nécessaires aux premiers besoins de la vie. Parmi les voix généreuses qui font un appel aux coeurs bienfaisants, nous nous empressons de signaler celle de Mme Girard, qui, malgré le malheur qui la ruine, a eu la noble pensée de donner, avant de quitter son local, un bal par souscription, dont le produit sera remis aux ouvriers sans travail. Nul doute qu'une action aussi grande ne soit comprise par toute la jeunesse de Lyon.

— *Béatrix*, par M. de Balzac, 2 vol. in-8^o, et *l'Israélite*, par Horace Saint-Aubin, viennent d'être mis en vente simultanément à la librairie de l'éditeur Hippolyte Souverain, rue des Beaux-Arts, 5, à Paris, et à Lyon chez tous les libraires. Nous recommandons aux lecteurs de romans ces deux nouvelles productions dues à la plume d'un de nos plus spirituels écrivains modernes.

Béatrix et *l'Israélite* nous semblent destinés à un succès de vogue que nous nous empresserons de constater bientôt dans un article plus détaillé.

— L'album de Mme Loïsa Puget pour 1840 vient de paraître chez les principaux éditeurs parisiens. Nous sommes heureux de pouvoir signaler les premiers au public dilettante ce recueil élégant des plus fraîches productions de cette jeune et déjà célèbre muse, à qui nous devons tant de compositions suaves, si applaudies et si recherchées dans tous les salons.

Parmi les morceaux les plus saillants de l'album de 1840 de Mme Puget, nous nous contenterons de citer les titres suivants :

La Narbonnaise, l'Exilé de France, le Garde moulin, Je crois en toi.

Encore une fois, toutes ces productions nouvelles sont dignes d'être distinguées parmi les plus remarquables productions de Mme Puget, et son album a sans contredit le droit d'être cité en première ligne des recueils fashionables de 1840.

Inutile d'ajouter ici à nos éloges si mérités que la poésie de cet album est de M. Gustave Lemoine et les dessins de Déveria.

— D'après la confiance que la haute société de Lyon a mise en l'élixir Sardna, le lieutenant-colonel Andras a l'honneur, avant son départ, de lui témoigner toute sa reconnaissance; cependant, comme il est encore pour deux ou trois jours dans cette ville, quai de Bondy, 142, il se fera un plaisir de convaincre gratuitement les personnes qui voudraient prendre quelques renseignements sur cette heureuse découverte.

(Voir aux annonces.)

Logogriphie.

Afin dans leur essor d'arrêter quatre pieds,
Que de femmes voudraient leur mettre mes cinq pieds!
Mot de la dernière charade : *Pré-face.*

En Vente,

Chez DURAND DE MONTLOUIS, éditeur,
rue de la Préfecture, 2,
Et chez tous les Libraires de Lyon,
MASSACRES D'AFRIQUE,
ARMÉE FRANÇAISE,
Par Léopold CUREZ (de la Meuse).

PARFUMERIE ARABE.

EXPOSITION DE 1840, N° 519.

Parmi les découvertes que nous voyons surgir chaque jour, nous croyons devoir recommander à nos lecteurs l'élixir *Sardna*, apporté de la *Casbah* en France par le lieutenant-colonel Andras. Cet élixir a la propriété de blanchir et d'adoucir la peau, de la tenir toujours fraîche et exempte de rides. Les nombreuses expériences qui ont été faites de cet élixir ont fait connaître qu'il possède plusieurs propriétés; il efface en peu de jours les boutons, dartres et taches de rousseur, rend l'éclat primitif aux vues affaiblies, enlève la mauvaise odeur de la bouche, et dissipe les maux de tête les plus violents.

Les amateurs de *glorias* peuvent en mettre quelques gouttes dans leur tasse à café; ils trouveront une ambrosie inconnue en Europe, et confortable pour l'estomac.

Prix du flacon: 2 francs, chez l'auteur, M. le lieutenant-colonel Andras, rue de Sèine-Saint-Germain, 36, à Paris.

On trouve chez le même auteur l'incompréhensible savon des Marabouts de la Meck qui blanchit, nettoie et adoucit la peau à la minute; il est excellent pour la barbe. — 1 fr. la boîte.

Dé même M. le lieutenant-colonel Andras est l'auteur de la pommade de graisse de porc-épic aromatisée, qui fait croître les cheveux, favoris et moustaches, en arrête la chute, et leur donne le plus beau lisse. — 1 fr. le pot.

Maison DES DEUX JUMEAUX,
Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50.

EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour hiver, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,

Un Habillage complet et de commande sera rendu.

Dragées Arabiques,

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, 13.

Cette Préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, n'a rien qui ressemble à un médicament; c'est un bonbon d'une qualité suave et parfaite, employé avec le plus grand succès pour la guérison des rhumes, toux, asthmes, catarrhes, phthisies, coqueluches, enrhumures, et toutes les affections de poitrine. Elle calme la toux par enchantement, divise les glaires et fortifie l'estomac.

PRIX DE LA BOÎTE : 1 F. 25 C.

Chez M. Roman, et dans son Dépôt, place des Terreaux, n° 2, ancienne maison Vérelé.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte.

Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

MUSIQUE VOCALE.

M. FRAY, compositeur et professeur de vocalise, place Saint-Nizier, n° 6, au 2^{me}, donne des leçons particulières, fait des cours dans les pensionnats et dans les maisons bourgeois.

AVIS.

Quai Saint-Antoine, 26, près l'allée Marchande, CHEZ HENRY, COIFFEUR.

Nouveau Magasin de Perruques, Tourets et Faux Tours en tous genres, d'une confection perfectionnée. Pour ne point induire en erreur le public, le sieur Henry prévient qu'il ne fait usage d'aucun charlatanisme pour les procédés des ouvrages qui sortent de ses mains. Le tout à des prix très-modérés. Un très-beau Salon pour la coupe des cheveux, où régneront soins et propreté, est attenant audit Magasin.

NOTA. — M^e Henry fabrique toujours les Cols pour civil et militaire; elle tient un assortiment de Cravates nouvelles, Parfumeries, Gants et Bretelles.

Librairie de NOURTIER,

Rue de la Préfecture, 6

(Au centre de la rue).

ABONNEMENT A LA LECTURE.

Pour un an, 30 fr. — L'abonné reçoit en prime un ouvrage de 10 fr. à son choix.

Pour six mois, 17 fr. — L'abonné reçoit également en prime un ouvrage ou 12 à 15 pièces de théâtre, pour une valeur de 5 fr.

Un mois, 3 fr.

Le volume in-8^e, 20 c. — Le vol. in-12, 10 c.

Pour la campagne, un tiers en sus.

VÉRITABLES**CUIRS A RASOIRS**

CHIMIQUES ET ÉLASTIQUES

De A. Goldschmidt et C^e, de Berlin et Strasbourg, inventeurs.

PRIX : Vis en bois, 5, 6 et 7 fr.

Vis en fer, 8, 9, 10 et 12 fr.

MM. A. GOLDSCHMIDT et comp., de Berlin et Strasbourg, ont l'honneur de prévenir le public que le dépôt spécial des produits de leur invention marqués de leur nom (ce qui prouve de remarquer), précédemment chez M. Allongue, est maintenant chez M. J.-P. Royer, quincailler-parfumeur, angle des places des Carmes et Boucherie-des-Terreaux, n° 7, à Lyon. Ils déclarent en même temps que toutes contrefaçons offertes à des prix inférieurs ne peuvent être nullement mises en comparaison avec les véritables cuirs dont ils sont les inventeurs.

Le public de Lyon a bien reconnu la valeur de cette invention, et a toujours honoré MM Goldschmidt de la plus grande confiance, ce dont ils font mention avec reconnaissance et orgueil.

A la même adresse, grand assortiment de jouets d'enfants, articles de chasse, pêche et nouveautés.

MAGASIN SPECIAL ET DÉPÔT de chaussures de Paris pour toutes les saisons.

Bottines satin turc, Escarpins forts, 8 fr. 25

id. forts Souliers, 8 90

Socques tout cuir, pour femme, 5 75

Ainsi que toutes espèces de chaussures à des prix aussi avantageux, et dont on pourra se procurer le prix-courant au magasin sus-indiqué.

Dépôt des parfumeries de la maison L. T. Piver, de Paris, et des autres parfumeurs.

Pommade Amandine aux lim-cônes, inventée par feu J. P. Royer, breveté, ancien parfumeur du roi, pour adoucir la peau, la préserver des gercures et boutons sanguins, et les faire disparaître de suite; du meilleur effet pour les maux de lèvres.

AVIS.**Dîners à 1 fr. 25 c.,**

Grande rue Longue, 13, au 1^{er}, à l'angle de la petite rue Longue, à Lyon.

Le sieur GIROUD, restaurateur, vient d'ouvrir un restaurant au genre de Paris, tenu ci-devant par le sieur VICTOR.

Potage, 4 plats à choisir sur une carte bien variée, demi-bouteille de vin vieux, 3 plats de dessert, et pain à discrétion.

On peut prendre 15 cachets pour 18 francs.

Il sert aussi à la carte, tient pension et porte en ville; il tient table d'hôte, de 1 f. 50 c. à deux heures, et de 2 f. de quatre à cinq heures.

Le service se fera à toute heure jusqu'à onze heures du soir. On trouvera dans l'établissement préposé et célérité.

AVIS.

Le goût agréable et l'heureuse efficacité du CAFÉ ALIMENTAIRE sont sans cesse proclamés par les personnes qui en font usage; les médecins les plus célèbres le recommandent surtout aux personnes délicates et nerveuses ou incommodées par le sang ou ses acrétes, et à celles qui ont l'habitude du café des îles dont le principe irritant est nuisible à la santé.

La fabrique est à Lyon, place du Change, n° 4. On le trouve dans les dépôts suivants :

M^e GREPO, successeur de M^e Poix, place Neuve-des-Carmes, n° 10;

M. FAVERGE, épicer, rue Madame, aux Brotteaux.

EN VENTE.

Superbes Epreuves du Daguerréotype, avec la Description du Daguerréotype et du Diorama; 2^{me} édition, augmentée et corrigée. — Chez CHARRASSE, graveur et imprimeur en taille-douce, quai des Célestins, 50. — On y trouve aussi un très-grand assortiment de Cachets de fantaisie, Timbres, Plaques, etc.; Cartes de visite d'un nouveau genre de Paris et d'Allemagne.

**AUX DEUX PHILIBERT,**

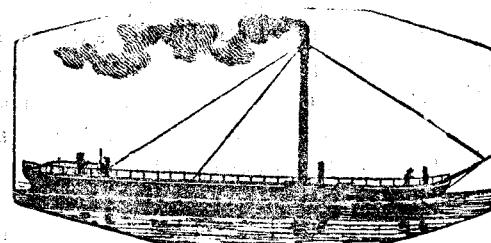
Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Prévient MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habillments confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élegance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

**BATEAUX A VAPEUR****DU RHÔNE.****SERVICE DE L'AIGLE.**

Départ tous les jours, à 5 heures du matin.

Ces bateaux, très-spacieux, se distinguent par la supériorité de leur marche et la commodité des emménagements.

Les bureaux de la Compagnie sont quai de Retz, n° 45, et place de la Charité, hôtel de Provence.

**BATEAUX A VAPEUR****De Lyon à Chalon.**

Les beaux bateaux LE CYGNE et L'AIGLE, connus par la supériorité de leur marche et leur bonne tenue,

PARTIRONT TOUS LES JOURS, A 6 HEURES DU MATIN,

LE CYGNE les jours IMPAIRS,
L'AIGLE les jours PAIRS.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS.